# IN MEMORIAM

## CHARLES GUIRAUD

(1925-2004)

Paul Jal, à qui il appartenait de rendre cet hommage à notre collègue, n'a pu, à son grand regret, assister à la séance de notre Société. Il a adressé à la Secrétaire générale quelques lignes amicales dont elle donne maintenant lecture.

Le décès de Charles Guiraud a été douloureusement ressenti par tous ceux qui l'ont connu. Affecté lui-même, il y a plusieurs années, par un cruel deuil familial, il a estimé devoir rompre, dès cet instant, avec le milieu universitaire ; nous avons respecté cette volonté de discrétion. J'ai connu Charles Guiraud à Caen en 1959 et nous avons suivi depuis une carrière parallèle jusqu'à l'Université de Nanterre, carrière au cours de laquelle nous avions tissé de véritables liens de camaraderie. Charles Guiraud a été à Nanterre un professeur particulièrement conscient de ses obligations et s'y est acquitté parfaitement de toutes les tâches, notamment administratives, qu'il a eu à y remplir. Ses anciens collègues ne l'oublieront pas.

Paul Jal.

On me permettra d'ajouter quelques mots. J'ai connu Charles Guiraud, puisque nous avons été pendant plusieurs années collègues au jury de l'agrégation de Grammaire. Grammairien, comparatiste, aussi à l'aise en linguistique grecque qu'en linguistique latine, Charles Guiraud en a donné la preuve dans ses deux thèses, puisque sa thèse principale, publiée en 1962, portait sur *La phrase nominale en grec d'Homère à Euripide*, et sa thèse complémentaire, en 1964, sur *Les verbes signifiant « voir » en latin*.

Son activité des quarante années qui ont suivi a toujours associé le grec et le latin. Je me bornerai à citer sa *Grammaire du grec* ; et, surtout, son édition, pour la C.U.F., des *Res rusticae* de Varron, livres II et III, pour lesquels il a pris la prestigieuse succession de Jacques Heurgon. Il laisse un Palladius, à paraître. Et nous avons lu, dans la dernière livraison de la *REL* (81, 2003, p. 21-24), sous la rubrique « Notes et discussions », une longue recension d'une édition commentée allemande des *Res rusticae*, qu'il compare à sa propre édition. C'est, venant d'un collègue estimé et regretté, le dernier témoignage de fidélité qu'il aura donné à notre Société.

Jacqueline Champeaux.

# JOSEPH HELLEGOUARC'H

(1920-2004)

L'hommage qui est ici rendu à Monsieur J. Hellegouarc'h a été prononcé une première fois, par mon intermédiaire, au nom de notre communauté scientifique et avec l'accord du Président de notre Université de Paris-Sorbonne, lors des obsèques. Monsieur A. Michel et la Secrétaire Générale, Madame J. Champeaux, me demandent d'en reprendre le contenu au nom de la S.É.L. J'accepte d'autant plus volontiers de prononcer ce second hommage que j'ai été l'élève de Monsieur J. Hellegouarc'h. Mon témoignage, fût-il au nom d'une collectivité, portera seulement sur la partie de la vie que j'ai connue sous la direction de ce grand Maître. Il s'adresse plus particulièrement encore à Madame J. Hellegouarc'h et à l'une de ses filles qui sont présentes aujourd'hui parmi nous. C'est avec leur accord que je le prononcerai à nouveau, en leur renouvelant, plus encore que nos sincères condoléances, notre amitié et notre profond respect. Madame J. Hellegouarc'h en particulier a souvent accompagné son mari à nos rencontres des Études Latines du mois de décembre, elle qui a été, plus encore, notre Collègue en Sorbonne.

C'est sur l'homme et son œuvre que je voudrais d'abord témoigner. Il y a un peu plus d'un an encore, Monsieur J. Hellegouarc'h était assis au second rang de notre Amphi Michelet et participait à nos réunions du bureau. Sa voix ferme, mais toujours remplie de tolérance, s'élevait au terme d'une communication non pour critiquer, mais pour préciser, compléter et apporter un renseignement scientifique. Et dans les réunions du bureau, toute erreur dans le bilan finacier, en particulier sur les décimales, donnait lieu à une remarque toujours juste. Les lettres et les chiffres étaient en effet, comme il se plaisait à le dire, l'un de ses plaisirs. D'une manière plus sérieuse, je dirai que les travaux, les séminaires, les communications de Monsieur J. Hellegouarc'h montraient son intérêt profond pour les hommes et leurs mots, pour ces mots qui disent les relations entre les hommes. L'un de ses grands ouvrages de synthèse en porte le témoignage : sa thèse principale concerne en effet *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République* (Paris, 1963). De nombreux articles en approfondissent en ruche les conceptions et les nuances notionnelles, l'actualité politique, dans l'esprit d'une sociologie moderne de l'homme. Aussi l'immense travail lexical n'en reste-t-il pas au lexique, mais sous-tend un débat politique, une histoire des hommes et des idées. Cl. Nicolet écrivait dans le compte rendu de ce livre : « Ce que J. Hellegouarc'h a mis en évidence dans ses travaux relatifs à ce sujet, c'est que la vie politique romaine était dominée par le donné social qui lui préexiste et qui remonte à de très vieilles structures antérieures à tout apport grec ; le vocabulaire qui l'exprime est individuel, traduit les liens d'homme à homme ; il est peu sensible aux débats idéologiques ou théoriques, et ainsi définit bien les caractéristiques des partis romains ». Des mots clés de l'histoire romaine ont ainsi donné lieu moins à des monographies qu'à un diagramme de la pensée romaine, tant il est vrai que Monsieur J. Hellegouarc'h en a montré l'évolution historique de la République au Principat, en passant par les profonds changements de mot et les glissements de sens au moment des guerres civiles. *Virtus*, *fortuna*, *libertas*, *fides* sont ainsi au cœur du débat idéologique de la fin de la République.

Mais cette histoire des idées est indissociable chez Monsieur J. Hellegouarc'h des études littéraires. Il rappelait ainsi souvent dans ses séminaires combien la

manière de parler reflétait à Rome la personne autant que la personnalité, avec cette formule dont il renouvelait la portée : le style, c'est l'homme — soit, comme nous l'évoquions en commençant, les hommes et leurs mots ou encore leurs modes d'expression. Aussi le second axe fort des recherches de Monsieur J. Hellegouarc'h est-il celui d'ordre stylistique et métrique, ces disciplines auxquelles il m'a formée avec beaucoup d'autres. Il s'agissait pour lui de nous enseigner l'itinéraire d'un sens par la grammaire du texte et ses structures expressives qui sont autant de formes non pas accomplies, mais actualisées en contexte, si bien que les constantes incluent les variantes des formes et des genres non d'un texte, mais d'un contexte. Et comme le stylisticien aime travailler sur les cas limites les plus expressifs, la contrainte d'un mètre et la métrique ont particulièrement intéressé Monsieur J. Hellegouarc'h, d'un point de vue tout à la fois théorique et interprétatif. Lettres, mots, mesures rythmiques et chiffres se rejoignaient ainsi pour faire sens, sans exclure la précision mathématique : on se souviendra d'un beau compte rendu qui faisait l'éloge de la statistique, nouvel instrument au service du stylisticien. Mais l'instrument n'était qu'un moyen complémentaire aidant le chercheur à établir sur des bases objectives l'écart entre les formes aléatoires et l'art proprement dit. Vont précisément dans ce sens la thèse complémentaire, *Le monosyllabe dans l'hexamètre latin. Essai de métrique verbale* (1964), les Actes du Colloque de Morigny sur *L'accent latin* (1979), de nombreux articles sur la césure, sur les structures stylistiques, les mètres et leur portée expressive, les genres littéraires et leurs auteurs. Autant de lieux d'objectivité servent la mise au jour d'une intentionnalité littéraire et du travail d'interprétation. La stylistique apparaît ainsi comme une science de l'homme donnant à réfléchir sur les combinatoires infinies de l'esprit humain, tout à la fois universel et unique, systématique et relatif, soit expressif et impressif.

Historien, stylisticien, métricien, Monsieur J. Hellegouarc'h s'est passionné aussi pour l'édition des textes (établissement du texte, traduction et commentaire), en un beau cycle périodique : des historiens, Salluste, Tacite, Velleius Paterculus, Eutrope, des poètes tel Juvénal, essentiellement dans la C.U.F., mais également dans la Collection Erasme aujourd'hui disparue. Comme tous les grands savants, il possédait une mémoire extraordinaire. Il avait cette capacité étonnante de mobiliser les choses au service d'une problématique ouverte et plus encore au service de ses étudiants et de ses Collègues. On se souviendra ainsi de sa générosité à remplacer un Collègue défaillant aux Études Latines. Son énorme capacité de travail faisait qu'un article était toujours disponible avant l'heure. En effet, en plus de ses grandes qualités personnelles et de ses talents, il montrait un goût inépuisable pour la recherche qui était conjugué à une puissance de réflexion, à une disponibilité constante, à une régularité et à une ponctualité parfaites. Monsieur J. Hellegouarc'h laisse le souvenir d'un grand humaniste.

J. Dangel

# ROBERT SCHILLING

(1913-2004)

Robert Schilling nous a quittés le 30 octobre dernier, à l'âge de 91 ans. Il était un des membres les plus anciens de notre Société. Son nom figure dans la liste des abonnés de la *REL* dès le tome 19, 1941 : une longévité synonyme de fidélité.

Après ses années préparatoires au lycée Louis-le-Grand, Robert Schilling est entré à l'École Normale Supérieure en 1935, dans la promotion qui comporta aussi, entre autres, Henri Le Bonniec et Aimé Césaire. Il passa l'agrégation des lettres, et fut nommé membre de l'École Française de Rome en 1939 ; la guerre empêcha ce départ. Une fois la tourmente passée, R. Schilling aurait pu, fort légitimement, rejoindre enfin le Palais Farnèse ; il préféra accepter tout de suite un poste universitaire à Strasbourg, pour ne plus jamais le quitter. Mais il eut l'idée ingénieuse de remplacer les années romaines que le destin lui avait refusées par des séjours de quelques semaines, qu'il renouvela des années durant : cela lui permit de suivre le travail des collègues, italiens ou étrangers, notamment des historiens de la religion et des archéologues, et de nouer ainsi des relations scientifiques fructueuses.

Pendant la guerre la vie de cet Alsacien à Paris avait d'abord été précaire. Mais plusieurs bonnes volontés se liguèrent pour lui éviter le pire. Bientôt il fut nommé assistant à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, et il m'a souvent dit qu'il avait été un des premiers à bénéficier de ce statut récemment créé. Mais dès la *REL* 23, 1945, il est « maître de conférences à l'Université de Strasbourg ». Il y acheva sa thèse à l'automne de 1952 et la soutenait bientôt après ; il fut dès lors professeur, et directeur de l'Institut de latin de cette Université.

Vers le même temps il obtint une direction d'études à l'EPHE, 5$^{e}$ section (sciences religieuses) ; il y forma de nombreux élèves, dont certains ont fait, depuis, de belles carrières.

Mais R. Schilling n'était pas qu'un professeur, il était aussi un savant. Sa thèse sur la religion romaine de Vénus, préparée sous la direction de Jean Bayet et publiée dans la *BEFAR*, par la nouveauté de ses prises de position et l'audace de sa synthèse, fut un événement qui dépassa le petit monde des historiens de la religion de Rome et provoqua l'étonnement, même, des linguistes. Certains, et non des moindres, rompirent quelques lances contre une thèse qui bousculait leurs certitudes, mais bientôt personne ne douta plus de sa justesse ; elle est devenue canonique.

Depuis lors, les études sur divers sujets de religion romaine se sont succédé, comme le montre l'abondante bibliographie qui a paru en tête des Hommages offerts au savant en 1982, et qui n'a cessé, depuis, de s'enrichir. Certains de ces articles, revus et actualisés, ont été réunis en un volume intitulé *Rites, cultes, dieux de Rome*, Klincksieck, 1979. R. Schilling participa aussi à des ouvrages collectifs ou des encyclopédies consacrés à l'histoire des religions.

L'historien de la religion romaine se doublait d'un latiniste, éditeur de textes. Dès 1944 avait paru dans la collection Budé une édition du *Peruigilium Veneris*. Puis ce fut, en 1977, l'édition commentée du livre VII de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, consacré à l'homme : un livre central dans la pensée plinienne. Enfin, en 1992-1993, R. Schilling donna, toujours aux Belles-Lettres, son édition des *Fastes* d'Ovide, à laquelle il travaillait depuis longtemps. Il était Correspondant de l'Académie Pontificale d'Archéologie et Correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Le troisième aspect que je voudrais évoquer est celui de l'organisateur. R. Schilling était l'âme du groupe strasbourgeois des Études Latines, qui est en

quelque sorte une filiale de notre Société, ainsi que de la Section d'Alsace de l'Association Guillaume Budé. Pour cette dernière, il organisait, trois fois par an, des conférences destinées au grand public, où il invitait des conférenciers prestigieux dont le renom dépassait souvent le cadre de la région.

Il se jeta avec fougue dans l'aventure du Latin vivant, dont il organisa le troisième congrès international à Strasbourg en 1963 ; avec l'éditeur Aubanel, il veilla aux débuts de la revue *Vita Latina*, qui, en ces temps héroïques, parlait encore presque exclusivement latin.

Mais son plus beau succès fut sans doute d'avoir fait accorder le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg à Léopold Sédar Senghor, qui l'honorait de son amitié. Ce fut l'occasion d'une cérémonie universitaire qui dépassa en faste et en solennité tout ce que j'ai pu voir dans ce genre. Le discours de bienvenue de R. Schilling et la réponse de Senghor en forme de leçon magistrale sur la notion de démocratie me paraissent aujourd'hui encore des modèles absolus. Senghor est revenu quelque temps plus tard, quand nous avons remis ses Mélanges à R. Schilling ; la cérémonie fut plus simple, presque intime ; son caractère chaleureux confirmait que la précédente n'avait pas été seulement de façade.

La deuxième guerre mondiale avait gravement déchiré le tissu universitaire européen. R. Schilling voulait participer à sa nécessaire remise en état. Il prit l'initiative, dès l'automne 1960, d'inviter Karl Büchner, qui était professeur à Fribourg-en-Brisgau, à venir faire une conférence à Strasbourg. J'y ai assisté. K. Büchner a fait l'effort de parler en français ; et comme il était en train d'écrire un livre sur Salluste, il nous parla de cet historien. Du coup, le mouvement était lancé. Une fois par an, les enseignants accompagnés d'un groupe d'étudiants traversaient le Rhin et venaient rendre visite à leurs amis d'en face ; le programme scientifique de ces rencontres (qui se poursuivent toujours) était moins important, à l'origine, que le simple fait de se rencontrer et de se parler.

Pour finir, je voudrais évoquer deux souvenirs personnels. La première conversation que j'ai eue avec R. Schilling — elle fut à vrai dire d'une nature un peu particulière — eut lieu en juin 1952 : j'avais dix-neuf ans et je passais l'oral de ce qui s'appelait alors le certificat de latin. Le maître me fit traduire un passage des *Fastes* d'Ovide, et, sachant que j'étais « khagneux », s'abstint charitablement d'exiger un commentaire trop technique. Il me posa quelques questions d'une difficulté adaptée à mon âge, et j'obtins mon certificat de latin. Quarante et un ans plus tard, nous avons passé ensemble une après-midi studieuse, à mettre au point le manuscrit du tome 2 des *Fastes* d'Ovide, dont j'étais le réviseur ; ce fut notre dernière collaboration scientifique. La soirée se termina autour d'une bonne table, et R. Schilling savait déployer dans ces circonstances beaucoup d'amitié, de délicatesse et de bonne humeur.

On pourrait méditer à ce propos sur la perspective vertigineuse du temps qui s'éloigne de nous et nous sépare de ceux que nous avons connus et aimés. Assurément, la vie de R. Schilling aura été longue et bien remplie, et nous sommes nombreux à avoir profité de ses travaux. C'est pourquoi, à la tristesse que nous ressentons aujourd'hui, il est légitime que viennent se joindre des sentiments de respect et de gratitude.

Hubert Zehnacker.

M. Yves Lehmann a adressé, pour sa part, le texte suivant à la *R.E.L.* :

La présente notice reprend, pour l'essentiel, le texte de la *laudatio funebris* que son auteur prononça en la cathédrale de Strasbourg, le 5 novembre 2004, à la mémoire de Robert Schilling, professeur émérite à l'Université de Strasbourg II et directeur d'études en retraite à l'École Pratique des Hautes Études (5e section).

Un devoir sacré s'imposait en effet au disciple de rendre un hommage appuyé à son maître dans ce haut lieu de la spiritualité chrétienne où celui-ci aimait à se rendre et qui était devenu le symbole à ses yeux d'une certaine idée de la liberté humaine à reconquérir pendant les années noires de l'Occupation, puisque Robert Schilling (titulaire de la Croix de guerre en 1940) avait choisi résolument d'être « patriote réfractaire à l'annexion de fait » de l'Alsace par les nazis — fidèle en cela à la vocation séculaire des élites de sa province natale de ne pas subir et de proclamer leur attachement indéfectible à la France et à ses valeurs.

Savant de haute réputation (ancien membre de l'École Française de Rome, correspondant de l'Institut de France, de la Pontificia Accademia Romana di Archeologia, de l'Istituto di Studi Romani de Rome, de l'Accademia Properziana del Subasio d'Assise ; membre du Centro di Studi Ciceroniani de Rome, de l'Academia Latinitati Fovendae de Rome ; membre associé de l'Accademia di Scienze, Lettere e Arti de Palerme ainsi que de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres ; docteur *honoris causa* de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau ; prix Broquette-Gonin 1982 de l'Académie Française et prix Franz Cumont 1982 de l'Académie Royale de Belgique), mais également enseignant au charisme exceptionnel et adepte d'une pédagogie de l'exemplarité qui donnait à voir et à entendre aux étudiants les modèles d'excellence des universités françaises et européennes, enfin et surtout humaniste accompli au sens où l'entend Térence dans l'*Heautontimoroumenos* : *homo sum : humani nihil a me alienum puto*, Robert Schilling, qui vient de s'éteindre, a achevé une existence bien remplie et placée tout entière sous le signe du *negotium litteratum*.

Sa biographie intellectuelle fait apparaître — comme chez ces aristocrates romains de l'époque impériale auxquels il s'identifiait volontiers — trois composantes indissociables. D'abord un attachement quasi sentimental à sa « petite patrie », l'Alsace, dont témoignent un ouvrage paru en 1948 aux Éditions Fernand Nathan (et intitulé précisément *L'Alsace*) ainsi qu'une étude sur « Goethe à Strasbourg. L'épisode de Sessenheim » (cf. *In memoriam Vandick da Nobrega*, Rio de Janeiro, 1985) : il y analyse avec finesse l'âme de l'Alsace, la personnalité très contrastée de cette province frontière où l'esprit critique le dispute à une grande émotivité. Puis un amour profond de la « grande patrie » — c'est-à-dire de Rome, le centre du pouvoir politique et religieux dans l'Italie antique — qu'il exprime avec force dans *Printemps romains. Textes latins traduits, avec une introduction*, recueil publié en 1945 à Paris aux Éditions de la Colombe. Du reste, l'ensemble de son œuvre scientifique — depuis son livre sur *La religion romaine de Vénus* (De Boccard, Paris, 1954 ; 2e édition avec une préface nouvelle, *ibid.*, 1982) jusqu'à l'édition des *Fastes* d'Ovide dans la prestigieuse C.U.F. aux Belles Lettres en 1992 et 1993 — a pour centre de gravité l'étude des croyances, des idées et des pratiques religieuses dans la Rome païenne aussi bien que dans la Rome chrétienne. À preuve ses magistrales synthèses *Rites, cultes, dieux de Rome* (Klincksieck, Paris, 1979) et *Dans le sillage de Rome. Religion, poésie et humanisme* (Klincksieck, Paris, 1988). Enfin un intérêt marqué pour la dimension mondiale des études latines — tant il est vrai que chez ce grand professeur l'engagement au service de l'université

se traduisait par une ouverture sur l'universel, comme le montre la cofondation avec le Professeur Karl Büchner des *Colloquia Rhenana* annuels entre les antiquisants de l'Albert-Ludwigs-Universität de Fribourg-en-Brisgau et leurs homologues de l'Université Marc Bloch/Strasbourg II. Ce goût des relations scientifiques internationales explique pareillement sa vice-présidence du *Conventus Academiae Latinitati Fovendae* de Dakar en 1977 (qui s'était tenu à l'initiative de son ami le Président Léopold Sedar Senghor) ou encore sa contribution active à l'organisation du congrès sur la civilisation de l'universel à Coimbra en 1988.

Permettra-t-on au rédacteur de cet éloge de rapporter ici en guise de conclusion un souvenir confidentiel particulièrement significatif de la générosité d'âme de Robert Schilling ? De fait, lors d'un entretien privé à la Mairie de Fort-de-France le 23 juillet 1997 avec Aimé Césaire — et qui portait sur la valeur de l'image poétique comme moyen d'accès à l'être profond d'un homme, d'un peuple et d'un pays —, le poète martiniquais révéla que son condisciple de l'E.N.S. Robert Schilling, soucieux de lui épargner les affres de la solitude parisienne au cours de l'été 1935, l'avait invité à passer les mois de juillet et d'août chez ses parents à Guebwiller. On comprend mieux dès lors la qualité des liens que cette noble et belle figure de l'humanisme rhénan avait su entretenir avec ses élèves — notamment ceux de l'E.P.H.E. En tout état de cause, il conviendra d'honorer sa mémoire et de poursuivre son œuvre. C'est à cette tâche exaltante que s'emploieront John Scheid au Collège de France, Gérard Freyburger et le soussigné à l'Université Marc Bloch/Strasbourg II.

Yves Lehmann.